

Colombe Boncenne De mes nouvelles

Comment une écrivaine construit-elle ses histoires, comment s'entremêlent-elles à sa réalité? Chaque texte de ce recueil interroge le lien entre la narratrice et son imaginaire. Qu'elle raconte un souvenir, une scène quotidienne ou élabore un récit, nous la suivons dans son flux de conscience, où s'interpénètrent son ordinaire, ses rêves et la littérature. Cet enchâssement à la manière d'une matryochka, aussi doux que troublant, propose une réflexion intime et subtile sur nos vies et l'expérience de l'écriture.

Colombe Boncenne vit à Paris. Son premier roman, *Comme neige* (Buchet Chastel, 2016) reçoit le prix Fénéon et est lauréat du Festival du premier roman à Chambéry. Ont suivi notamment aux éditions Zoé *Vue mer* (2020), *Des sirènes* (2022).

Colombe Boncenne

De mes nouvelles



ISBN 978-2-88907-323-8



9 782889 073238

www.editionszoe.ch

ZOE

*L'auteure a bénéficié du soutien du Centre national
du livre pour l'écriture de ce livre.*

Police

La voiture est arrivée à 9 h 04. Une femme et deux hommes en uniforme, matraques et pistolets bien arrimés à la ceinture, en sont descendus. Les portes ont claqué en un résonnement sec dans la rue terne et silencieuse.

— Madame, Monsieur.

Ils s'adressent à cet homme et moi qui grelottons depuis une dizaine de minutes devant les vitres teintées d'un bâtiment vétuste.

Avant d'ouvrir le commissariat, l'un d'entre eux nous alpague :

— Pourquoi êtes-vous là ?

— Effraction de domicile.

Je répète machinalement les termes prononcés par les deux officiers qui, la veille au soir, étaient venus recueillir mon témoignage chez moi. L'officière du jour m'écoute sans ciller cependant que ses deux coéquipiers s'occupent de mon acolyte matinal.

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2024

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Nottet et Vigne

Illustration : *Packa Pappas Kapptsäck (Pack Daddy's Suitcases)*, 2006

© Michael Johansson

ISBN 978-2-88907-323-8

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

Porte 1, porte 2, SAS.

— Madame, sur votre gauche s'il vous plaît.

La neutralité de l'accent a quelque chose d'auto-ritaire mais le sérieux de la procédure et des gestes sonne un peu faux.

On nous installe, le Monsieur et moi, dans l'espace d'attente. Nous patientons, seuls. Au loin, les officiers saluent leurs collègues. L'ambiance est bon enfant.

— Alors, ça dort en 9? Haha!

Quelques instants plus tard, une voix réglementaire surgit du comptoir de l'entrée. C'est mon tour. Je me lève et rejoins la voix qui appartient à un agent. Il précise que nous devons attendre que l'ordinateur, qu'il flatte comme une bête, daigne s'allumer.

— Faut pas le brusquer, m'explique l'officier.

Il a l'air très jeune mais sa moustache bien taillée et ses cheveux très courts lui confèrent un style force de l'ordre.

Au fond du couloir, la pièce où il m'invite à entrer ressemble à tous les bureaux de tous les commissariats de police où l'on dépose plainte dans les films. C'est un espace étroit sans fenêtre, un néon agressif pour éclairage. Au mur, sur une affiche déchirée, une jeune femme en uniforme vante la formation à un métier d'avenir. Elle sourit en tenant son pouce levé. Sur un panneau de liège, gisent, accrochés par de vieilles punaises, quelques circulaires de papier jaune et sur le bureau, à côté

d'un ordinateur d'un modèle similaire à celui de l'entrée, un gobelet de café.

— Alors madame, votre activité?

— Euh, culture? je bredouille comme si je n'étais pas certaine.

Nous passons les faits en revue. Minces, les faits, je dois reconnaître, mais j'ai eu peur. J'ai entendu du bruit à la porte, je suis descendue et j'ai surpris un homme qui entrainait, il tenait une barre de fer, il est reparti tout de suite en me voyant, je ne l'ai aperçu que de dos, etc.

— Quel type de culture?

— Euh, littérature.

Je n'ai pas senti d'odeur d'alcool, non. Et oui, heureusement, la serrure a pu être changée hier soir.

— Vous écrivez?

— Euh, oui, enfin j'essaie.

— Sympa!

Après c'est très long. Il relit le procès-verbal des deux agents qui, la veille, ont interpellé un homme qui traînait dans le quartier muni d'une pince-monseigneur. Il cherche des rapprochements possibles, il aimerait faire coïncider la description d'hier avec celle d'aujourd'hui. Il marmonne. On

recommence. Il m'encourage à reprendre mon récit, à convoquer tous les signes, traquer le détail. C'est lui l'écrivain dans ce bureau, je commente à voix haute. Nous rions. Comme je ne trouve pas d'effluve particulier à décrire, il se résigne et lance l'impression du procès-verbal.

— Ne bougez pas, m'indique-t-il avant de m'abandonner dans le bureau désolé.
Je me tiens immobile.

Il revient après plus de dix minutes en pestant contre l'imprimante.

Il relit la déclaration à voix haute puis on la signe tous les deux. Je découvre qu'il s'appelle Henri et je trouve que ça ne lui va pas très bien.

Henri me raccompagne. Gentiment, il essaie de me rassurer :

— Vous savez madame, ce type, c'est plutôt du genre désorienté qui ne va pas revenir, enfin, on ne peut jamais être sûr, je ne suis pas voyant, moi, mais quand même, ne vous inquiétez pas trop, ne vous faites pas trop de souci. Surtout que, dans votre métier — il marque une pause et, pour illustrer son propos, fait mouliner son index près de sa tempe — on se raconte des histoires, non ?

Les mailles du filet

Un matin, chose rare, j'ai envoyé mon texte en cours à Samuel. Nous en avions discuté la veille et j'étais heureuse de le lui adresser, de partager avec lui les mots et les phrases qui colonisaient mon esprit depuis quelques semaines.

A priori je me méfie, je crains de confondre l'*appréciation* de Samuel concernant un objet extérior (le texte) avec son sentiment intime (me concernant). Je préfère donc lui adresser une version aboutie de mes écrits, prête à publier — il sait lui-même qu'il sera alors délicat d'émettre une critique ; d'autant plus qu'il connaît ma sensibilité exacerbée. J'ai par ailleurs deux précieuses lectrices préalables — et c'est en l'écrivant que je me rends compte qu'il s'agit de deux femmes sans pour autant en tirer la moindre conclusion, un étonnement peut-être —, deux amies bienveillantes à qui je peux confier un texte dans sa version nue,

Pour personne
(épilogue)

Les espaces que j'habite sont remplis de livres. Et lorsque je me déplace il y a toujours un volume (au moins) dans ma poche, dans mon sac, dans mes bagages. Chez moi, ils agissent comme des remparts, des forteresses; trimballés, ils font office de talismans, d'amulettes.

Tout amateur de livres comprend le vide que l'on ressent chez qui il n'y a pas de bibliothèque, comme on furète pour débusquer quelques recueils malgré tout (on reniflerait presque à la manière d'une bête), et comme, à l'inverse, on se sent immédiatement chez soi dans les maisons de papiers, là où s'entassent les ouvrages sur les tables ou dans des étagères, par terre, au pied des fauteuils et des lits, certains déjà ouverts ou marqués. On observe ces derniers avec discrétion cela dit, conscient que l'on accède là à une intimité, que l'on surprend

une conversation. Par le simple geste qui serait d'attraper un volume et le parcourir, on pourrait presque se joindre à la discussion. Mais ce serait déplacé, nous n'avons pas été convié – on rebrousse chemin alors et on ferme la porte derrière nous, sans un bruit.

J'aime l'idée d'un espace où s'instaure un dialogue intime entre le livre et son lecteur et je me le représente comme un territoire, un « au-delà » de moi et du texte où a lieu notre rencontre. Je songe à cette expérience, de partager avec quelqu'un le goût pour un livre, nul besoin de se connaître au préalable pour se reconnaître dans cette affection commune : nous avons arpenté et aimé un même lieu ; sans le savoir, nous nous sommes déjà croisés.

Je me demande ce qu'il en est du livre que j'écris : est-ce une carte que je dessine, un plan que j'établis ? Mais une carte de quoi ? Un plan destiné à qui ?

Dans la préface qu'il donne à ses *Papiers collés* en 1971, Georges Perros s'interroge sur son destinataire, celui pour qui il réunit ses notes. Ce ne peut pas être un « amateur d'autobiographies », son propos n'est en rien historique. Non, selon lui, il s'agit de partager ses *pensées* avec « un ami », un ami dont il précise « qu'il n'existe (pas), ne peut pas exister... »

L'hypothèse me plaît : écrire, ce serait se bâtir des amis de toutes pièces ?

En même temps mes livres, je les adresse, je les dédie à quelqu'un. Et le prochain, je le sais, ce sera pour P. comme personne*.

J'ai appris la mort de P. un soir via un mail envoyé par sa femme une vingtaine d'heures après la crise cardiaque qui lui fut fatale. J'ai alors prononcé à haute voix la pensée qui me traversait, fruit d'une incrédulité sidérée : « Mais nous devions déjeuner ensemble la semaine prochaine. » Puis une autre, coupable, m'est venue : j'avais vécu toute cette journée, légère, *alors qu'il était mort*.

Une annonce tragique nous *cueille*, on se sent arraché à sa tige en effet, prélevé, sectionné. C'est une coupure nette dans la trame d'une journée ordinaire, et l'image commune surgit alors, si appropriée.

Nos vingt ans d'amitié tendre et sincère avec P. valent l'humilité d'un silence. Toutefois, je peux nommer l'affliction et le chagrin qui m'ont saisie à l'annonce de son décès et je me rappelle les mots d'une femme sur le parvis de l'église à l'issue des funérailles, entre deux larmes : « Les pages qui se tournent, c'est d'un chien ».

Une page se tournait en effet, irrémédiable.

Les souvenirs partagés avec P. demeureraient mais qu'en serait-il de nos conversations à venir ?

On convoque parfois nos absents dans un dialogue impossible, avec le conditionnel pour mode et l'interrogative pour forme : Que dirait-il ? Que répondrait-il ? Comment me guiderait-il ?

De mes textes en cours, des obstacles que j'affronte, j'aimerais tant pouvoir continuer à parler avec P. Il a si souvent su m'indiquer comment sortir du labyrinthe dans lequel je m'étais engagée.

Si j'entends rétablir l'échange, étendre le possible, obtenir des réponses, comment faire ?

Je songe à cela, que me permet la lecture, d'avoir le sentiment de discuter avec des disparus, de pénétrer une communauté invisible, de percevoir un murmure fantôme.

Serait-ce un même mouvement qui m'anime quand j'entreprends d'écrire ? À qui est-ce que j'essaie de donner de mes nouvelles ?

* Le livre de Patrick Kéchichian, *L'écrivain comme somme*, a été publié au printemps 2023 à titre posthume aux éditions Claire Paulhan.